

# L'homme qui voulait devenir psychopathe

« Quand on a raté sa vie et son suicide et  
qu'on décide de devenir psychopathe, mieux vaut  
ne pas rater ses crimes ! »

« Je crois que Dieu, en créant l'Homme, a  
quelque peu surestimé ses capacités. »

Oscar Wilde

# 1

Tocard, Victor ! Gross tocard !

Insulte numéro trente-trois, totalement gratuite, émanant de Mademoiselle Angelina, ara chloroptère doté d'un fort accent germanique, un kilo deux cent cinquante à la pesée, quatre-vingt-trois centimètres, rebaptisée Lady Macbeth depuis qu'elle a estourbi Atahualpa, le mâle qu'elle était censée chérir toute sa vie.

Encore une idée à la con d'acheter un oiseau pour le foutre en cage ! Une idée des mêmes. Si au moins elle répétait ce qu'on lui apprenait ? Charlie, le perroquet de Churchill, savait au moins dire « Fuck the Nazis ! » Mais non, Mademoiselle est une délinquante sans respect ni savoir-vivre. Un jour, elle passera à la casserole.

En plus, cette saleté observe avant de causer, elle réfléchit et prend des notes. Parce que c'est vrai, Victor est un tocard, il ne nie pas. Quarante-six ans, dont vingt-trois de mariage avec Agnès, coiffeuse insipide ayant développé une étonnante capacité à bavarder sur tout et rien à la fois, avec une préférence assumée pour les sujets dont elle ignore tout. Si la cage était plus grande, elle ne dépareillerait avec Lady Macbeth que par son plumage terne. Victor lui a pourtant fait deux enfants : Benoît, qui passe le bac à la fin de l'année, on se demande bien pourquoi vu qu'il connaît tout sur tout, et Cybille, quatorze ans, qui a relevé le défi d'établir une nouvelle référence en matière de crise d'ado. Pour compléter la famille, Lambert, setter irlandais à allure distinguée, brille par une logique toute personnelle le poussant à creuser des tunnels sous des grillages par-dessus lesquels

il pourrait sauter, non pas pour aller courser les chats des voisins, mais pour s'attaquer à des nains de jardin qui lui foutent la trouille dès qu'il s'en approche. Dans la famille Bourgeois, qui est le plus épanoui ? Pas Victor, en tout cas.

Un jour, ils verront.

Lundi matin, onze heures. Victor est seul à la maison avec les deux bestioles. Il déjeune tard parce qu'il s'est levé tard. Ce n'est pas qu'il ait le sommeil lourd, mais entre sept heures moins le quart et huit heures et quart, il fait semblant de dormir. C'est là où femme et enfants se préparent. Pas question de déjeuner avec eux, le lundi est sacré, il n'a pas cours et en profite. Il attend que tout le monde soit parti pour aller boire son café, se recoucher et se rendormir. Il se relève vers onze heures et rêve que la maison est à lui seul. Célibataire sans enfants, il fait ce qu'il veut, met trop de beurre sur ses tartines, chante fort, rote et se gratte là où ça fait plaisir. Personne n'est là pour seriner les mêmes idioties ! Non, mon fils, à ton premier boulot, tu ne rouleras pas en Maserati, même si tu revends de la drogue ou colles dix putes sur le trottoir. Ou alors, il faudra te taper la baronne Von Machin, soixante-dix ans au compteur, mais là, ce sera toi, la pute. Et toi, Cybille, c'est quoi, la lubie du jour ? Te faire tatouer un vampire sur le front, devenir une star du X, mercenaire au Népal ? Complètement crétins, ces gosses, et méprisants avec ça. C'est ça, barrez-vous loin d'ici ! En attendant, il y a la cantine à régler, les vêtements à payer, l'argent de poche à déboursier. Racketteurs !

À quarante-six ans, Victor Bourgeois est un pion parmi les pions. Sans couleur ni saveur, il n'a jamais fait parler de lui. Une femme, deux enfants, une maison triste

dans une banlieue pas gaie, un boulot de prof de physique-chimie au collège Paul-Éluard. Les mômes du collège ne sont pas mieux que les siens, ils s'en foutent de la chimie. À part révéler des couleurs dans des tubes à essai, mélanger de l'acide sulfurique, du soufre et de la limaille de fer pour faire des boules puantes, pour eux, ça ne sert à rien. Et une bombe pour faire tout péter, ils ne savent pas que ça se fabrique sur la paillasse du chimiste, ces corniauds ?! Un gros tas de cailloux, le collège Paul-Éluard, des lambeaux de merdaillons boutonneux dans tous les coins ! Il est devenu dingo, Bourgeois ? Pas du tout, il a fait une expérience dans le cadre de son travail, ça pose un problème ?

À la télé, le matin, on diffuse le journal en continu, à l'américaine. On y suit les dernières affaires, les sulfureuses, les crimes, les viols. Il faut un tsunami ou un crash d'avion pour passer avant les faits divers. Ou une épidémie, un truc qui peut flinguer la terre entière. Victor s'y attend, une peste qui embarque les vieux, les femmes et les enfants, les siens si possible, qu'on sorte de la routine. Parce que celle-là étouffe, la routine, elle s'est installée comme une gangrène et le dévore à petit feu. Pas moyen de lui échapper. Il dévale la pente, lentement mais sûrement, ligoté dans le train-train de la vie, et au bout des rails, tout le monde descend. Qu'avez-vous fait de votre vie, Victor Bourgeois ? Ben, je me suis marié, j'ai fait deux gosses, j'ai enseigné la physique et la chimie. Non, je vous demande ce que vous avez fait d'intéressant, des choses qui sortent de l'ordinaire ? Vous avez braqué une bijouterie, vécu dans une secte apocalyptique, vu des ovnis ? Une fois, j'ai trompé ma femme, ça compte ? Pitoyable, ma pauvre balluche, tout le monde a trompé sa femme ! Vous sortez de chez vous,

des fois, vous tendez l'oreille dans les bistros ? Je ne vais pas au bistro. En plus, c'était pas vraiment tromper, juste un bisou avec une collègue. Gross tocard, Victor, pas question de vous réincarner, vous seriez capable de gâcher une deuxième vie !

Ils verront, un jour.

Quarante-six ans, sans cancer ni crise cardiaque, ça laisse une trentaine d'années avant le terminus. Jamais bu, jamais fumé, toujours respecté les limitations de vitesse ! Trente ans à s'emmerder, à blanchir au rouleau les pages d'une vie sans relief. Depuis quelques mois, Victor ne lit plus que des biographies de peintres, de chercheurs, d'hommes politiques. Tous avaient un but dans la vie ! Cortès, détruire l'Empire aztèque, Farinelli, se faire couper les couilles pour envoyer des trilles de soprano, Pythagore, faire chier des générations d'écoliers. Et Pierre Simon, marquis de Laplace, un type qui a passé sa vie à bosser sur la mécanique céleste ?! Tout le monde s'en fout, n'empêche qu'il a son nom dans le dictionnaire et qu'au cours d'un dîner, il savait quoi dire. Victor, autour d'une table, préfère la fermer.

Sauf ce mardi.

Chaque premier mardi du mois, Agnès invite Nicole, son amie d'enfance, et Bertrand, mari falot sans autre intérêt que celui de collectionner les taille-crayons et les lampes à pétrole. Ils viennent s'empiffrer d'un vilain goulache, recette dénichée dans le fourbi que lui a légué une grand-mère vaguement hongroise. Nicole et Bertrand sont mètres étalons en matière de rigidité, tout est calculé au cordeau, toute action du quotidien a ses lois, de l'étendage du linge à l'épluchage d'une orange, l'improvisation relève du folklore martien. C'est peu dire

que Victor déprime lorsque, début août, il démarre son camping-car et emmène femme et enfants au camping municipal de Nérès-les-Bains, huit kilomètres au sud de Montluçon. Ah ! les randonnées pédestres, le viaduc de Pérassier, les thermes romains et leur baignoire Niagara équipée de deux cent quarante buses pour retourner au travail le teint lumineux ! Lorsque il s'y baigne avec sa femme, ça fait deux buses de plus. Le teint hâlé, peut-être, mais à l'intérieur, la grisaille règne en maître.

Ce mardi soir, Cybille et Benoît dorment chez des copains. Victor s'est préparé pour la longue soirée entre adultes. À table, il observe, traque les rictus, anticipe les regards complices, mais n'écoute pas. De toute façon, les conversations s'enchaînent toujours suivant la même logique. La météo qui n'est plus la même qu'avant, les potins sur les voisins, la famille, les amis, puis un vomir de lieux communs et de réflexions sans fondement sur, pêle-mêle, les fraudeurs à la carte vitale, les députés qui s'en mettent plein les poches et les guillotines qu'on ferait bien de huiler pour couper la tête des récidivistes ou la bite des violeurs. Victor est tellement concentré à les observer qu'il en perd la notion du temps. Il avale le goulache sans sourciller. Il est au cinéma, les acteurs sont à sa table, jouant parfaitement leur rôle. Jusqu'à cet instant où il prend conscience qu'il peut intervenir dans le film :

Ça vous fait quoi d'avoir des têtes de cons ?

Le goulache coince. Nicole et Bertrand se regardent sans savoir s'il faut ignorer ou sourire. Agnès est gênée, fait comme si elle n'avait pas compris. Victor n'a pas ressenti un tel plaisir depuis des années. Les regards s'affolent, les couleurs fuient les visages. Lequel des trois

va tout recracher dans son assiette ? Encore un instant, Victor les libère :

Ça vous dirait de manger un peu de melon ?

Ça sonne presque pareil, mais ça n'était pas la phrase initiale. Personne n'est dupe, mais fait comme si.

« Pour faire passer le goulache », ajoute-t-il.

Nicole acquiesce, Bertrand rit nerveusement, Agnès embraye :

C'est vrai que ce n'est pas le meilleur que j'aie fait. En plus, avec cette chaleur ! Laissez, si vous n'en voulez plus !

Agnès pourrait monopoliser la parole toute la soirée, raconter ses deux fausses couches ou la fois où on l'a prise pour Claire Chazal aux Galeries Lafayette, tout pour empêcher Victor de déverser une autre insanité. Mais Victor est en forme. D'un bond, il se lève, la chaise racle le carrelage, imposant de nouveau le silence. Les sourires figés se muent en affreuses grimaces, l'acide bouillonne dans les estomacs ; il sent l'odeur de la trouille. Sur qui va s'abattre le glaive vengeur ?

Alors, pour qui ce melon ?

Il n'a pas osé, et pourtant, le succès est total : tout le monde en réclame, une belle tranche, tout ce que Victor voudra. Agnès se lève, débarrasse et va chercher des assiettes propres. Il reste le fromage, le tiramisu maison, mais avant, le melon trop mûr qu'elle n'a pas eu le cœur de jeter. Les invités vont le bouffer sans rien dire pendant que Victor les regardera. Il déteste le melon et n'en mange jamais.

Après le café, l'incident crépite encore dans les mémoires, chacun fait comme si de rien n'était. Pourtant, la platitude des conversations reprend le dessus, avec ici et là quelques envolées lyriques :

« De toute façon, leur printemps arabe, c'est de la foutaise, vu que c'est fainéants et compagnie et que s'il y a pas quelqu'un à poigne pour les pousser au cul, c'est pas tout seuls qu'ils vont se mettre au boulot ! »

Nicole est raciste, Agnès l'est devenue à force de la fréquenter, Bertrand est bête à manger du foin, prêt à porter en triomphe le dernier qui a parlé. Victor ne dit rien, il attend le moment où l'on évoquera les vacances. Sa phrase est prête, sans équivoque cette fois. Il en sourit bêtement en pariant intérieurement sur qui avalera de travers. Il mise sur Agnès, mais préférerait que ce soit Nicole. Avec sa tête à lire du Barbara Cartland, il est possible qu'elle se fige pour toujours, statue au teint cireux, engluée dans sa médiocrité d'épouse modèle. Quant à Agnès, cerise sur le gâteau, elle ne lui parlera plus de la soirée !

Bon alors, vous arrivez quand au camping ? demande Bertrand qui connaît parfaitement la réponse.

Agnès s'empresse de chanter que ce sera le premier août, comme tous les ans, parce qu'au salon de coiffure où elle travaille, la patronne prend toujours juillet. Le manque d'intérêt de la discussion frise le trou noir, mais au moins le sujet est lancé. Les anecdotes éculées pleuvent, les mêmes plaisanteries déclenchent les mêmes rires forcés. Le petit couple replet trépigne d'un bonheur misérable au fond du canapé, tandis qu'Agnès se répand dans une euphorie complaisante. Victor guette le moment propice pour dégainer :

J'ai vu sur Internet que le camping est à moins d'un quart d'heure du Java Lounge, on pourrait y passer une soirée si ça vous dit ?

Nicole et Bertrand jettent soudain des regards paniqués tandis qu'Agnès demande des éclaircissements.



C'est quoi, chéri, le Java Lounge ?

Un club échangiste. Il paraît que c'est très bien fréquenté et qu'on y passe des soirées mémorables.

La grenade est dégoupillée, posée calmement sur la table. Victor scrute la réaction de Nicole qui tremblote en posant sa tasse de thé sur la table basse. Va-t-elle se mettre à chialer ou braire comme un âne à s'en faire péter les verres de contact ?

C'est-à-dire que oui, pourquoi pas, mais on ne savait pas que vous fréquentiez les clubs ?

Mais qu'est-ce qu'elle raconte, cette connasse ?! Elle était censée bondir au plafond, faire sa crise de nerfs et décarrer d'ici en jurant qu'elle n'y remettrait plus les pieds ! Et l'autre saucisse pleine de cholestérol, avec ses yeux qui pétillent !

Le problème du Java, poursuit Nicole, c'est qu'il y a surtout des Allemands et des Hollandais. C'est drôle les premières fois, mais si on ne parle pas la langue, on s'ennuie rapidement. Hein, Bertrand ?

Bertrand est d'accord. Il ne s'en est peut-être pas rendu compte, mais il vient de poser la main sur le haut de la cuisse de sa femme. Des souvenirs salaces doivent défiler devant ses yeux. Il propose le Paradise, au nord de Montluçon, moins huppé, ou le Fantôme, mais là, il faut faire une centaine de kilomètres. Ils ont *le Guide du biroutard* dans la boîte à gants, ou quoi ?! La grenade de Victor n'a pas explosé. Agnès flotte dans une incompréhension benoîte, il n'est pas impossible qu'elle se lève et se mette à danser l'ouverture du *Lac des cygnes*. Mais c'est Victor qui a pris le plus gros coup de massue : Nicole et Bertrand, engoncés dans leur quotidien primitif, ont un secret, des choses à raconter ! Il se lève, sonné, prétexte une lourdeur d'estomac pour aller

faire un tour. En sortant, il passe par la cuisine. Il cherche ses clefs sur le buffet, allume la lumière : fatal, Lady Macbeth ne rate pas l'occasion :

Tocard, Victor ! Gross tocard !

Dehors, il fait tiède, mais Victor a la sensation d'être en plein hiver. Derrière les volets fermés, les voisins finissent de regarder leur film avant d'aller se coucher. Ceux-là sont normalement ternes, sans relief. Ce serait trop dans la même soirée s'ils étaient agents infiltrés de la C.I.A. ou communiquaient avec l'espace. Ou simples danseurs de tango, pâtissiers amateurs, témoins de Jéhovah, acteurs ratés. Victor n'est rien à côté de tout ça. Il est juste marié, père de deux enfants, prof de physique-chimie.

Un jour, ils verront !

## 2

Victor a ruminé toute la nuit, le jour suivant et plusieurs autres encore. Il fallait ça pour cicatriser. Comme prévu, Agnès lui a fait la gueule avant de lui demander s'il était sérieux pour le club échangiste. Si c'était le cas, elle aurait voulu qu'il lui en parle avant. Bien sûr que non, il n'était pas sérieux. Le Java Lounge avec Agnès ! Faut-y être timbré ! Il n'a pas su dire si elle était rassurée ou déçue.

L'auto-inspection poussée et honnête qu'il s'est infligée a abouti à la conclusion suivante : avec son éducation formatée, il est passé à côté de tout. La galanterie, la ponctualité, la main devant la bouche pour tousser et les bonnes manières en général, qu'ont-elles fait de lui à part un bon petit soldat dans l'armée des glands ? Rien. Donc, terminé.

C'est pourquoi, dans les cinq premières minutes de sa nouvelle vie, Victor gare sa Clio de travers sur un trottoir, grille la place d'un gosse dans la file d'attente de la boulangerie et sort en faisant un doigt à une bonne sœur qui s'attendait légitimement à ce qu'il lui cède le passage. De l'incivilité, oui, et après ? Qu'est-ce que ça va changer dans la vie des braves gens ?

C'est avec les troisième 4, en classe de chimie, que l'idée lui vient : un acte de violence gratuite. Pas grand-chose, un écrasement de pied, une claque donnée par inadvertance, rien qui prête à conséquence. Sauf que dans l'enceinte de l'école, le moindre geste peut conduire en garde à vue, avec tout ce qui s'ensuit, blâme, mise à pied, procès et suicide en salle des profs pour dire que non, ça

n'était pas volontaire, c'est la machine judiciaire qui m'a brisé. Pour soulager sa frustration pendant que les mômes planchent sur la combustion du bois, Victor imagine Corentin, élève sournois du troisième rang, approchant sa manche d'un bec Bunsen. Que remarque-t-on lorsqu'un vêtement entre en contact avec une flamme ? Il brûle ! Plus précisément, une réaction chimique s'opère, réunissant trois éléments : le combustible, ici Corentin, le dioxygène contenu dans l'air, qu'on appellera le comburant, et la source de cette réaction, qu'on nomme en chimie énergie d'activation, en l'occurrence la belle connerie qui consiste à passer son bras au-dessus d'une flamme ! La couleur noirâtre qui se dégage et l'odeur de cochon brûlé sont des réactions que nous étudierons plus tard, à condition que Monsieur Corentin veuille bien arrêter de courir en hurlant dans la classe, tout pour se faire remarquer, celui-là, il ne coupera pas au mot sur le cahier : « Se croit déjà au 14-Juillet et fait la torche pour amuser la galerie ! »

À la fin de l'heure, Corentin rend sa copie en demandant quand il aura sa note. Il en faut toujours un pour poser la question. Victor l'ignore et fourre le tas de feuilles dans sa mallette, met un semblant d'ordre sur sa paillasse et sort à son tour. Il est cinq heures passées, direction le Champion à la sortie de la ville. C'est parfait, à cette heure, le Champion, il n'y a que des vieux. Ils poussent leur caddie au milieu des allées, s'arrêtent pour discuter avec d'autres vieux, racontent la phlébite qui rôde, l'enterrement d'une copine, sous la pluie, mais c'était bien quand même.

Pour passer inaperçu, Victor a pris un caddie qu'il pousse et remplit au hasard. Le véritable objectif est de repérer ses cibles, il a fait une liste. D'abord, la vieille

dame qui a besoin d'un costaud pour un article trop lourd. Elle est devant lui, feignant de s'efforcer à soulever un paquet de litière. Elle est rusée, elle a vu Victor entrer dans l'allée et se dit qu'il sera assez charitable pour lui donner un coup de main. Lorsque personne ne vient l'aider, elle achète des paquets de trois kilos, mais ça lui revient plus cher. Victor attrape un sac de dix kilos et le dépose dans son caddie. La vieille dame sourit, elle a affaire à un homme bien élevé. Tellement bien élevé qu'il en dépose un second. Puis un troisième et un quatrième. Le caddie s'affaisse sur ses essieux. Un cinquième pour la route, avec ça, le matou peut chier toute l'année. Le caddie ne peut plus bouger, Victor est content de lui et s'éloigne avec la satisfaction du service rendu, à la recherche de la cible numéro deux.

Il la repère au rayon frais, un gros bonhomme soufflant comme un buffle en délestant l'étagère d'une dizaine de pizzas et d'autant de barquettes de pâtes. En simulant l'inattention, Victor percute son caddie. Il ne s'excuse pas, mais sourit ; le buffle aussi. Victor s'éloigne nonchalamment pour mieux le retrouver au rayon saumon, bâtonnets à l'arôme de crabe et blinis. Le type ne remarque pas Victor positionnant son caddie dans l'angle mort. En redémarrant, le buffle ne peut faire autrement que de le heurter. Décidément !

Un peu plus tard, Victor attend au rayon des bières. Il veut bien parier sa paye que la rencontre va avoir lieu. Pour donner un peu de piquant à la situation, il ferme les yeux et se concentre sur les bruits. Il patiente jusqu'au moment où il distingue le souffle caractéristique : le buffle vient de tourner dans le rayon. Victor pèse alors de tout son poids sur le caddie et accélère. Le troisième choc est plus violent que les deux premiers, mais cette fois, le

buffle ne sourit pas. Il se demande si coller une mandale à l'importun ne serait pas la meilleure solution. Mais on est chez Champion, c'est bien fréquenté, Champion. Victor le laisse tranquille, il a eu ce qu'il voulait, sans pour autant être rassasié.

Pour finir en beauté, à la caisse, une femme de son âge, d'un blond pas catholique, attend en écoutant son MP3. Coincée entre son caddie et le sien, elle hoche la tête au rythme de la musique, ce qui fait danser sa queue-de-cheval. Le mouvement entraîne Victor dans une sorte d'hypnose. La queue-de-cheval ressemble à celle du Mickey dans les manèges de fête foraine. C'est plus fort que lui, il l'attrape et tire à plusieurs reprises.

Ça va pas, espèce de taré ! Vous pourriez vous excuser, au moins ! Il y a des flics, ici ? Je veux qu'on appelle les flics !

Avant que la situation dégénère, Victor s'écarte et se dirige vers la sortie. Il laisse son caddie rempli. De toute façon, il n'avait pas l'intention d'acheter quoi que ce soit. La blonde n'a ni la force nécessaire pour le déplacer, ni la présence d'esprit d'avancer, à cause de l'alarme qu'elle ferait sonner.

N'importe quoi, Victor ! Tu t'es trompé sur toute la ligne. Ce que tu viens de faire est puéril et pitoyable. C'est ça que tu diras, là-haut : j'ai rempli de litière le caddie d'une grand-mère, emmerdé un obèse, tiré la queue-de-cheval d'une fausse blonde ? C'était bête et méchant, pas de quoi pavoiser !

Au bout de la route, il y a la Marne. S'il prend à droite, il rentre chez lui. Il ne met pas longtemps à se décider et traverse le pont sans jeter un regard vers la

maison. Il faut qu'il réfléchisse, qu'il redéfinisse les grandes lignes du nouveau Victor.

Pendant une heure, il roule au hasard, se perd, découvre des rues dont il ignorait l'existence. Et s'il se perdait définitivement, s'il ne rentrait pas ? Non, ça n'a pas de sens, ce n'est pas le décor qu'il faut changer, c'est l'homme. L'expérience, Victor ! Un passionné de sciences comme toi, ce serait quand même le monde à l'envers de s'en tenir à la théorie. Vis, nom de Dieu, imprime dans ton corps !

Sur ce qui a dû être, un jour, un square accueillant, une bande de jeunes refait le monde en écoutant la musique saturée que diffuse un portable. Des garçons dans leur uniforme de jeunes font de grands gestes en parlant. Ils s'arrêtent lorsque Victor se gare près d'eux. Ils sont une quinzaine. Victor, comme la plupart des gens, ignore ce que veut dire *se faire casser la gueule*.

Bonjour, jeunes gens. Est-il exact que les racailles comme vous sont les plus grosses tarlouzes qu'on trouve en banlieue ?

Première constatation, les coups portés par les Noirs et les Arabes ne font pas plus mal que ceux des Blancs. Nicole, dont l'idole télé est Éric Zemmour, avait une théorie là-dessus : les Africains et Nord-Africains auraient davantage la culture de la bagarre que nos blancs-becs. Faux ! Deuxième constatation, les plus petits ne sont pas forcément plus vicieux. Au contraire, ils ont des choses à prouver et mettent un point d'honneur à ce que leur victime se souvienne de leurs gnons. Exemple, le petit morpion qui a attendu que Victor rouvre les yeux pour lui coller son poing en pleine face. Quant à la douleur, elle est aiguë dès le premier choc et semble ne jamais vouloir s'arrêter. Victor pensait qu'au milieu

d'une avalanche de coups, on finissait par ne sentir plus qu'un sur deux. Faux également : tous les coups résonnent dans tout le corps ! Dernière idée reçue qui ne tient pas la distance face à l'expérimentation, le martyr ne tombe pas forcément dans les pommes, il perd seulement la notion du temps.

Au bout d'un temps très incertain, estimé a posteriori à trois minutes, Victor comprend que la bande a quitté les lieux. Il n'entend plus ni insultes, ni musique, ni chants d'oiseaux. Une question lui vient alors à l'esprit : à quelle partie du corps décerner la palme de la douleur ? Il penche pour un ex æquo entre la mâchoire et les joues. Ce qui l'étonne le plus, c'est sa vision déformée au moment où il tente d'ouvrir l'œil gauche. Il attribue la couleur rouge au sang qui coule de l'arcade, mais se demande pourquoi tout est déformé : l'arbre, devant lui, penche à quatre-vingt-dix degrés sans tomber, et l'immeuble, un peu plus loin, paraît boursoufflé comme une citrouille.

L'endroit doit être désert parce que personne ne vient l'aider. Même pas voir s'il est encore vivant. Parmi les curieux tapis derrière leurs fenêtres, sans doute en est-il un pour téléphoner aux flics. Seulement, Victor ne veut rien raconter à la police. Ces jeunes ont fait ce qu'ils avaient à faire, il est hors de question de porter plainte contre eux. La seule chose qui le déçoit, c'est qu'ils s'en soient pris à la Clio. Vitres brisées, tôle enfoncée, sièges lacérés, ; ce n'est pas juste, elle ne faisait pas partie de l'expérience.

Après s'être traîné péniblement à la place du conducteur, Victor referme comme il peut la portière qui gémit presque autant que lui. La trouvaille, chez Renault,



c'est la carte de démarrage. Lorsqu'il appuie sur *Start*, le moteur se met en route sans broncher.

Ah, la belle raclée ! Ah, les racailles, tous plus violents les uns que les autres ! C'était bon, ça Victor !

# 3

Il fallait s'y attendre, Agnès n'est pas contente. Son mari défiguré, allongé sur un lit d'hôpital, elle n'y avait jamais songé. Encore moins à cause d'une bagarre de rue. Même si les premiers examens n'ont révélé aucun traumatisme crânien, il affirme ne se souvenir de rien. Et ce sourire idiot qu'il affiche n'est pas fait pour la rassurer. On lui a changé son Victor, ce n'est plus le même. Elle est arrivée affolée, le brushing incertain, a dû patienter deux heures avant de pouvoir jouer son rôle d'épouse accablée, et qui diable t'a fait ça, pourquoi toi qu'on ne remarque jamais dans la foule, c'étaient des Noirs ou des Arabes ? Peu de place, dans son esprit, pour qu'ils soient blancs, français et baptisés à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Ils sentent forcément le djembé et le couscous à plein nez. On n'a pas idée de s'acharner sur un homme comme ça ! Puis, rapidement, comment tu t'es foutu dans un pétrin pareil, combien de temps tu vas rester là, parce que moi, à la maison, je m'en sortirai jamais avec les gosses, tu sais pas ce qu'a dit Cybille, elle veut arrêter l'école et devenir trappeur au Canada, et la voiture, comment je vais faire sans voiture ?

Victor a penché la tête sur le côté, cligné mollement de l'œil et respiré un peu plus fort, ça a suffi pour qu'Agnès appelle une infirmière. Aurélie, trente ans, l'a rassurée, mais lui a dit que Victor avait besoin de repos et que les visites reprenaient le lendemain à huit heures. Merci, Aurélie !

Quand le médecin est passé, Victor a appris qu'il allait rester au moins huit jours, à cause de son nez cassé,

de plusieurs côtes fracturées, d'une entorse au poignet et de contusions un peu partout. S'il en avait besoin, on lui prescrirait un antalgique plus fort. Quant à la perte de mémoire, elle ne concernait que les quelques minutes de violence subies ; ça arrivait souvent, comme une défense du cerveau qui refusait de revivre ces moments terribles. Si tu savais, toubib ! Victor se souvient de tout, l'heure exacte, le lieu, le nombre de mômes qui lui sont tombés dessus, et même des détails qu'il a imprimés sans s'en rendre compte, comme ce tatouage de la Madone dans le cou du premier qui l'a frappé, ou des chaussettes dépareillées du gosse qui l'a savaté dans les côtes. S'il voulait, il les dénoncerait tous à la police, il les identifierait derrière une vitre sans tain, déposerait une plainte accablante. Sauf que lui aussi serait fiché, en tant que victime. Hors de question, au grand dam d'Agnès et du médecin qui ferait bien de se mêler de ses affaires. Victor ne portera pas plainte. S'il entre un jour dans un commissariat, ce sera par la grande porte, celle des criminels qui font peur, dont on suit le procès à la télé et dans les journaux à scandale.

Deux jours plus tard, le décor a changé. Les murs de la chambre double sont pastel, des têtes nouvelles entrent et sortent, des bruits de chariots se disputent le silence avec des malades furieux qu'on leur refuse l'autorisation de sortir s'en griller une petite. Le service de traumatologie affichant complet, on a collé Victor chez les cancéreux. Pas le genre à se lamenter pour un petit bobo, ils savent qu'ils sont des cobayes, qu'ils participent à la recherche, même ceux qui n'ont pas fait d'études. Ce n'est pas à eux qu'il va pouvoir raconter son passage à tabac, encore moins à son voisin de chambre. Beau

gosse, trente-huit ans, deux enfants, une femme fraîchement licenciée, il a décroché la timbale : cancer du pancréas, espérance de vie, neuf mois. Il se fout du nez cassé de Victor ou de ses contusions, il échangerait la plus petite de ses métastases contre toutes ses côtes fêlées ! Pas question de se plaindre ici, les phases terminales pourraient l'étouffer sous un oreiller pendant son sommeil. En trauma, Victor aurait brillé au milieu des jambes cassées, des brûlés légers, des accidentés du barbecue, il aurait fait un carton avec son histoire, il serait devenu l'attraction, dernière représentation le 12, on prend ses billets à l'avance. Victor n'est jamais à sa place.

Une fois dans sa vie, il a failli briller sur le devant de la scène. Il l'aurait mérité. Le 21 janvier 2009, dans le sixième arrondissement, Louna Kroutchkaïa, mannequin vedette chez Gaultier, présente à Paris pour la Fashion Week, n'avait rien trouvé de mieux que de se faire pointer un pistolet sur la tempe par un déséquilibré alors qu'elle sortait de chez Ladurée avec plusieurs boîtes de macarons hors de prix sous le bras. À la même heure, Victor sortait de chez son dentiste pour tomber nez à nez avec un homme au bout du rouleau et l'échelas russe en train d'inonder le bitume de toutes les larmes de son corps. Lequel des deux faisait le plus pitié, difficile à dire. Une chose était sûre, Victor n'avait aucune envie d'attendre qu'un psychiatre trouve les mots justes pour éviter le bain de sang, ou qu'un tireur d'élite loge une balle dans la tête du pauvre bougre. Sur le trottoir d'en face, une vingtaine de curieux enregistraient la scène sur leur Smartphone.

Vous me rangez ce pistolet et vous rentrez chez vous ! avait-il alors ordonné à l'homme égaré comme à un élève sortant une Gameboy de son sac.

L'homme de cinquante ans, qui n'avait pas eu le temps d'acheter sa Rolex, avait cligné plusieurs fois des yeux pour se convaincre qu'il ne rêvait pas, avant d'aller se fondre dans la foule du boulevard Saint-Germain. L'exploit involontaire patientait dans les caméras des téléphones portables, prêt à être diffusé sur toutes les chaînes, sauf qu'aux infos du soir, nulle trace de Victor Bourgeois. Louna Kroutchkaïa et son dingue, eux, figuraient pourtant en gros plan ; impossible de les rater, la trouille de l'une, la démence de l'autre, les quelques secondes de suspense montées en boucle, suivies d'un brusque mouvement de caméra pour capter la fuite du détraqué. Retour sur la grande asperge, remise subitement de ses émotions, en train de déclarer en anglais que c'était la vie de star qui voulait ça, mais qu'en aucun cas l'incident ne remettait en cause sa carrière ni les engagements qu'elle avait pris. Business is business. Résultat des courses, Victor n'y avait gagné qu'une poignée de main sèche hors caméra et une boîte de macarons.

Au bout d'une semaine, les grandes douleurs ont pratiquement disparu. À part une côte qui le réveille plusieurs fois par nuit, et le nez quand il a besoin de se moucher. Pas de quoi rester plus longtemps, on n'est pas dans une clinique privée à six cents euros la nuit. D'autant qu'à part Agnès, tous les jours, et les enfants, une fois en coup de vent, personne n'est passé le voir. Pas même un collègue de Paul-Éluard. Quelques-uns se sont fendus d'un petit mot sur une carte, « remets-toi

vite, tes élèves ont besoin de toi », mais ni chocolats, ni fleurs, ni visites.

Dehors, l'air frais lui fait du bien. Avec ses pansements sur le visage et sa démarche légèrement oblique, il attire les regards. Il est celui qui a survécu à une raclée monumentale mais qui n'a pas voulu porter plainte. Cela fait de lui un type à part. A-t-il peur des représailles, d'une enquête qui révélerait un secret ? Victor se fourvoie, tout le monde s'en fout. À l'heure de la sortie des bureaux, on va chercher ses gosses à l'école, on fait ses courses pour éviter de sortir une pizza du congélateur, on pense au cours de tennis qu'on aurait dû prendre le samedi matin et pas un soir en semaine. Victor, en rentrant chez lui, ne suscite aucun intérêt. Sauf de la part de Lady Macbeth :

Ça va, tocard ? La tête au carré ?

Sur sa boîte mail, quelqu'un a dû laisser un mot, une attention, exprimé sa colère contre la société qui laisse ses citoyens se faire tabasser à l'heure du goûter. Rien à part les blagues de mauvais goût que lui envoie un neveu. Victor ignore les factures, les relances d'abonnement à Canal, les jeux promettant des semaines de farniente dans les îles, puis éteint l'ordinateur.

Le monde est-il ainsi fait, froid, égoïste, aride ? On se fait casser la gueule, on est à deux doigts de rester et ça même personne ? Ben oui, mon pauvre Monsieur, qu'est-ce que vous voulez, c'est comme ça ! Tenez, mon beau-frère, il s'est fait renverser en scooter devant une terrasse de café, vous croyez que quelqu'un serait venu l'aider ? La cheville brisée qu'il avait ! Chacun sa merde.

La côte qui le fait souffrir fournit à Victor l'alibi qui lui manquait jusque-là pour sortir la nuit. Il a un nouveau projet et il ne lui faut pas plus d'un quart d'heure de

marche pour tomber sur ce qu'il cherche : un dealer, à peine dissimulé dans un hall d'immeuble. Victor ne connaît rien, mais ne veut pas se faire refiler de l'herbe pour hippie nostalgique.

Qu'est-ce que tu as de plus fort ? demande-t-il.

Le dealer qui vient de fêter ses quatorze ans lui jette un regard nerveux, puis scrute les alentours. Il a gardé ses mains dans ses poches et fait mine d'attendre devant l'interphone qu'un habitant de l'immeuble lui réponde. Victor, avant de s'avancer, l'a observé une dizaine de minutes et sait qu'il n'a appelé personne.

Tu trouves que j'ai une tête de flic ?

Non, monsieur. Pourquoi, vous êtes flic ?

Victor hésite à répondre que oui, qu'il est des stupes et veut les noms de tout le réseau. Mais ça ne risque pas d'aller bien loin, à part un coup de boule sur le nez dès que le bluff sera éventé.

Je ne suis pas flic, j'ai juste besoin de quelque chose de costaud, fait-il en sortant deux billets de cinquante euros.

Le gamin prend son temps pour le jauger, puis décide que les risques font partie du métier. Par contre, il ne veut pas se retrouver avec un mort sur la conscience.

On va y aller mollo, le vieux, je crois pas que tu sois du genre à te rayer les narines.

Victor ne peut même pas dépenser ses deux billets, il a affaire à un dealer responsable. Un seul sachet de marijuana, à prendre ou à laisser. En payant, il prend soudain conscience qu'il n'a pas de cigarettes et qu'à cette heure tous les bureaux de tabac sont fermés.

Tu n'aurais pas une cigarette ?

Le même secoue la tête, non pas pour refuser, mais parce qu'il a rarement vu autant d'incompétence.

Tøes sûr de savoir rouler, le vieux ?

Il est énervant avec sa façon de l'appeler le vieux, Victor lui foutrait bien deux heures de colle, mais force est de constater qu'il n'a jamais roulé de joint. Le gamin ressort ses mains de ses poches et s'exécute. En trente secondes, c'est fait. Victor s'apprête à demander s'il doit payer un supplément, mais un vigoureux signe de tête lui fait comprendre qu'il doit dégager.

La sensation de se balader en pleine nuit en possession d'une substance illégale, en aussi infime quantité soit-elle, génère chez Victor un réel plaisir. Sans pour autant se prendre pour un dangereux trafiquant, il a conscience de s'éloigner du pré des gentilles brebis dans lequel il a brouté toute sa vie. Cette nuit, il ne broute plus, il fume. Une nouvelle case qu'il pourra cocher sur le Grand Questionnaire de la vie. Il tire tellement fort sur le joint que, très vite, la tête lui tourne. Il s'attend à croiser des êtres échappés de son imagination, à ce que sa vision se teinte de couleurs bariolées, ou même à s'élever au-dessus du sol pour prendre un peu de distance, mais rien d'extraordinaire ne se produit. C'est vraiment de la marijuana que le même lui a refourguée ou du tilleul de sa cité ? Il lui faut attendre le dernier quart du pétard, à deux rues de la maison, pour sentir un vague effet euphorisant. Et en même temps, beaucoup de fatigue. Il est trois heures du matin, la température ne dépasse pas douze degrés, c'est encore dans son lit qu'il sera le mieux. Sauf que la maison n'est plus là. Il y a bien le portail, le tas de bois pour l'hiver, il reconnaît aussi Jean-Claude, le laurier-sauce qu'il s'est toujours refusé à couper, mais à la place de la maison, on a dressé une tente. Ou plutôt une yourte. Il y fait chaud et la lumière,



blanche sans être aveuglante, flotte au-dessus d'une légère brume. Il plisse les yeux pour tenter de distinguer qui sont ces gens assis sur des coussins. Une vieille femme, habillée en soldat de l'armée des Indes britanniques, vient à sa rencontre. Comme elle ne dit rien, il pose la première question :

Vous n'êtes pas bulgare ?

Non, je suis de Londres, répond-elle avec un fort accent anglais. Pourquoi bulgare ?

À cause de la yourte. Les yourtes bulgares !

Victor avait cette blague en stock depuis des années, sans jamais trouver l'occasion de la sortir. Mais le résultat n'est pas à la hauteur de ce qu'il attendait. Font chier, les Anglais, avec leur humour british !

Vous voudrez bien prendre place, sir.

L'officier sans âge, nageant dans son bermuda couleur sable, lui indique un tapis, au centre de la pièce, sur lequel il semble être attendu.

Je suis censé faire quoi ?

Nous raconter votre vie. Vous avez une heure pour nous convaincre.

Victor sourit bêtement. Il sait que tout est factice, mais compte en profiter au maximum. Une fois installé en tailleur sur le tapis, il s'autorise un rapide tour d'horizon. Il ne sait pas tous les nommer, mais il est certain d'avoir croisé la plupart des auditeurs présents une fois dans sa vie. Son instituteur de CM2 est là, en train de hocher la tête pour l'encourager ; Nicole et Bertrand aussi, avec l'air d'avoir vomi toute la soirée ; Michel Platini discute le bout de gras avec Dean Martin, tous deux sont habillés comme dans *Rio Bravo*, à part les chaussures à crampons et les protège-tibias ; Louna Kroutchkaïa est assise par terre, tenue en laisse par Mme

Irène, la concierge du temps où Victor habitait Montrouge avec ses parents ; suivent deux jumelles d'environ cinq ans, pourvues d'étonnantes moustaches à la Dali, un guitariste manouche qui ne peut pas s'empêcher de gratouiller, Gros Minet du dessin animé du même nom, et une Lady Macbeth de deux mètres cinquante, visiblement en train de comploter avec le général de Gaulle. Pas la peine de chercher le rapport entre tous ces personnages, il doit forcément y en avoir un. Par contre, Victor ignore complètement de quoi il doit les convaincre. Aussi prend-il la liberté de briser les règles auxquelles ce petit monde a l'air habitué.

« Mesdames, messieurs, on se serait vus il y a encore un mois, je me serais appliqué à vous faire un topo de ma vie avec beaucoup d'application. Seulement, il s'est passé des choses que je ne m'explique pas moi-même et qui me conduisent à la réflexion suivante : j'en ai rien à foutre de ce que vous pensez de moi ! Ce n'est pas par provocation ni par manque de respect, je vous assure que j'ai beaucoup d'admiration pour vous tous, mais le fait est qu'une étrange force intérieure me pousse sur des chemins de traverse ».

Il fallait s'y attendre, ça ronchonne dans l'assistance. Surtout du côté des jumelles à moustaches, à deux doigts de se lever et de quitter la yourte.

« Non, non, écoutez jusqu'au bout, je vous assure que mes raisons sont fondées. Pendant quarante-six ans, j'ai été le bon élève, la raie sur le côté, un bisou à maman le matin en me levant, puis à ma femme. J'ai respecté les règles et j'ai même montré l'exemple. La tête dans le guidon, j'étais persuadé que c'était l'unique voie, et surtout la bonne. Seulement, qu'est-ce que ça m'a rapporté de me demander si je faisais le bien ou le mal, à

part des migraines, des nòuds à l'estomac et des complexes ? »

Victor a marqué des points. Il a semé le doute, ça ne ronchonne plus de la même façon. On dirait même que ça s'engueule entre la vieille Anglaise et Michel Platini.

« Je n'ai aucune idée de ce que je vais faire demain, je sais juste que je ne peux plus faire ce que je fais aujourd'hui. Ça m'a fait du bien de me faire casser la gueule, vous savez pourquoi ? Parce que même si je l'ai provoqué, c'est tombé sur moi. Avant, je passais à côté de tout, on ne me voyait pas, on ne m'entendait pas. Là, on m'a vu et on ne m'a pas raté. Ça peut vous paraître bizarre, mais j'ai ressenti de l'attention. Vous comprenez ce que je dis ? »

Ils comprennent, Victor, ils sont en train de faire leur introspection. Regarde Gros Minet comme il a la larme à l'œil. Et de Gaulle, en train de fouiller dans son uniforme de général à la recherche d'un mouchoir large comme une nappe ? Lady Macbeth, quelque chose à redire ?

T'es toujours un tocard, Victor ! Le plus gros tocard que la terre ait porté !

Qu'est-ce que tu fais là ?

Hein ?! Qui a parlé ? La voix est connue, mais elle ne vient pas de la yourte. D'ailleurs, il n'y a plus de yourte.

Tu fais du yoga ?

C'est Cybille. Elle rentre de chez une copine, a vu de la lumière dans la cuisine et a trouvé son père assis par terre en tailleur. Elle ouvre le frigo, attrape la bouteille de lait et s'assoit en face de lui.

Maman t'a dit pour le Canada ?

Le Canada ? Oui, Agnès lui en a parlé, il faut juste qu'il retrouve de quoi il s'agit. Le retour est brutal : Lady

Macbeth et Cybille en même temps, il faut gérer. Ça y est, ça lui revient :

Oui, elle m'a dit. Demain, on ira acheter un canoë.